

L'affaire Thomas Becket :

Henri II d'Angleterre (5 mars 1133 – 6 juillet 1189), comte d'Anjou et du Maine, duc de Normandie, roi d'Angleterre (1154–1189), dit parfois *Henri Court-manteau* à cause du vêtement court et pratique qu'il affectionnait. Il est le premier roi de la dynastie des Plantagenêts et de leur empire.



Henri II d'Angleterre

L'enfance d'Henri II se déroule dans une atmosphère de guerre civile en raison de la lutte de ses parents pour récupérer leur héritage usurpé par Étienne de Blois. D'une force physique considérable, ses colères sont redoutables¹, et il adore la chasse. Très impulsif, il ne se soumet à aucun emploi du temps. Il s'habille simplement, souvent en chasseur avec un faucon au poignet. Étonnamment, Henri II est un homme très cultivé. Il parle plusieurs langues, aime se retirer pour lire, prend plaisir à des discussions intellectuelles. Il n'en reste pas moins très abordable et son compagnon de plaisir est le jeune Thomas Becket.

¹ N'oublions pas que les ancêtres de son père, Georges V le Bel, sont issus des plus basses origines, de braconniers ou pillards, des barbares Francs farouches pour lesquels les crimes semblaient jeux. D'après une légende populaire, habitait dans une lande d'Anjou un nommé Tertulle ou Tortulf, fils d'un paysan qui vivait de la chasse et de fruits sauvages. Ce Tertulle fut créé forestier (charge équivalente à celle de marquis) par le roi Charles-le-Chauve. De ce rustique à moitié barbare, descendraient les Plantagenet.

(voir **La Chronique des Comtes d'Anjou**, *texte écrit de 1100 à 1140 par un moine angevin, à la demande de Foulques le Réchin.*)



Thomas Becket
vitrail Cathédrale d'Angers

Il viendra, en sa compagnie au château de La Flèche...

Henri, comme tous les rois normands, désirait être le maître absolu, tant de son royaume que de l'Église, et pouvait pour ce faire s'appuyer sur les traditions de sa maison. Ce qu'il fit quand il voulut se débarrasser des privilèges du clergé anglais qu'il voyait comme autant d'entraves à son autorité. Becket lui parut comme l'instrument adapté pour accomplir ses desseins ; le jeune homme se

montrait dévoué aux intérêts de son maître. Il manœuvra pour le faire accéder à la tête du clergé anglais.

Dès qu'il fut nommé Archevêque de Canterbury, une transformation radicale du caractère du nouveau primat s'opéra à la stupéfaction générale, du roi et de tout le royaume. Le courtisan gai et amant des plaisirs fit place à un prélat ascétique en robe de moine, prêt à soutenir jusqu'au bout la cause de la hiérarchie. Dans la *Légende dorée*, Jacques de Voragine raconte qu'il se mortifiait en portant le cilice caché sous ses habits et que, chaque soir, il lavait les pieds de treize pauvres, les nourrissait et les

renvoyait avec quatre pièces d'argent.

Dans la lutte qu'il avait entreprise contre les exigences du roi Henri II, Becket connu simultanément les amertumes de l'exil, les angoisses d'une persécution acharnée, d'une haine mortelle.

« Quoi, un homme qui a mangé mon pain, un misérable qui est venu à ma cour sur un cheval boiteux, foulera aux pieds la royauté ! s'écria un jour le roi, hors de lui. Le voilà qui triomphe et qui s'assied sur mon trône ! et pas un des lâches que je nourris n'aura le cœur de me débarrasser de ce prêtre ! »

Alors, quatre chevaliers normands jurèrent de venger, dans le sang de l'archevêque, l'outrage fait à leur seigneur et roi. Quel outrage ? Ils n'en savaient rien. Peut-être avaient-ils entendus parler du grand risque d'excommunication pontificale qu'encourrait Henri II. Assurément, celui-ci ne pouvait pardonner à son ancien compagnon de jeux, à sa créature, de lui tenir tête, de le braver sans cesse, de se dresser face à lui, roi de l'aristocratie normande, comme une sorte de roi des saxons, prince des opprimés, des pauvres. Henri II ne pouvait surtout pardonner à son ancien chancelier une résistance âpre et digne, à son plan bien arrêté de confisquer l'Église au profit de sa royauté.

Thomas Becket avait donc tout à craindre de la part d'un homme irascible qui, lors d'une dernière entrevue, choisit pour messe de réconciliation une messe des morts parce qu'on ne s'y donnait point le baiser de paix de l'évangile.

Malgré les avertissements d'une catastrophe inévitable, abandonné même un certain moment par le pape, Thomas Becket ne reculait point devant son devoir et, en attendant

l'épreuve suprême, s'imposait les plus dures privations, les plus rudes flagellations corporelles.

L'histoire a retenu les noms des quatre seigneurs normands qui se chargèrent d'exécuter le désir de leur roi : Guillaume de Tracy, Hugues de Morville, Richard Brito et le fameux Regnaud Fils d'Ours (encore appelé Reginald Fitz-Urse ou Regnault fils d'Othon).



Thomas Becket, Archevêque de Canterbury - Enluminure BNF

Le cinquième jour après Noël de l'an 1170, comme l'archevêque traitait d'affaires avec quelques clercs ou moines, dans sa propre chambre pénétrèrent les quatre conjurés.

Ils ne daignent point saluer le vénérable prélat, mais l'insultent, le menacent, lui reprochent d'accuser Henri II

de perfidie et de vouloir se faire nommer roi d'Angleterre. Michelet décrit magistralement la scène de sauvagerie qui se passa :

« Ils se levèrent alors furieux, agitant leurs bras et tordant leurs gants. Puis s'adressant aux assistants, ils leur dirent : « Au nom du roi, vous nous répondez de cet homme, pour le représenter en temps et lieu » » Eh quoi, dit l'archevêque, croiriez-vous que je veux m'échapper ? Je ne fuirais ni pour le roi, ni pour aucun homme vivant » « Tu as raison, dit l'un des Normands. Dieu aidant, tu n'échapperas pas » L'archevêque rappela en vain Hugues de Morville, le plus noble d'entre eux, et celui qui semblait devoir être le plus raisonnable. Mais ils ne l'écoutèrent point et partirent en tumulte, avec de grandes menaces.

La porte fut fermée aussitôt derrière les conjurés ; Renaud s'arma dans l'avant-cour, et prenant une hache des mains d'un charpentier qui travaillait, il frappa contre la porte pour l'ouvrir ou la briser. Les gens de la maison, entendant les coups de hache, supplièrent le primat de se réfugier dans l'église, qui communiquait à son appartement par un cloître ou une galerie ; il ne voulu point, et on allait l'entraîner de force, quand un des assistants fit remarquer que l'heure des vêpres avait sonné. « Puisque c'est l'heure de mon devoir, j'irai à l'église » dit l'archevêque ; et faisant porter sa croix devant lui, il traversa le cloître à pas lents, puis marcha vers le grand autel, séparé de la nef par une grille entre ouverte.

Quand il entra dans l'église, il vit les clercs en rumeur qui fermaient les verrous des portes : « Au nom de votre vœu d'obéissance, s'écria-t-il, nous vous défendons de

fermer la porte. Il ne convient pas de faire de l'église une bastille » Puis il fit entrer ceux des siens qui étaient restés dehors.

A peine il avait les pieds sur les marches de l'autel, que Renaud fils d'Ours parut à l'autre bout de l'église, revêtu de sa cotte de mailles, tenant à la main sa large épée à deux tranchants, et criant : « A moi, à moi, loyaux servants du roi ! » Les autres conjurés le suivirent de près, armés comme lui de la tête aux pieds et brandissant leurs épées. Les gens qui étaient avec le primat voulurent alors fermer la grille du chœur ; lui-même le leur défendit et quitta l'autel pour les en empêcher ; ils le conjurèrent avec de grandes instances de se mettre en sûreté dans l'église souterraine ou de monter l'escalier par lequel, à travers beaucoup de détours, on arrivait au faite de l'édifice. Ces deux conseils furent repoussés aussi positivement que les premiers.

Pendant ce temps les hommes armés s'avançaient. Une voix cria : « Où est le traître ? » ; Becket ne répondit rien. « Où est l'archevêque ? – Le voici, répondit Becket, mais il n'y a pas de traître ici ; que venez-vous faire dans la maison de Dieu ? – Que tu meures. – Je m'y résigne ; vous ne me verrez point fuir devant vos épées ; mais au nom du Dieu tout-puissant, je vous défend de toucher à aucun de mes





L'assassinat de Thomas Becket - Miniature du Moyen âge

compagnons, clercs ou laïque, grand ou petit » Dans ce moment, il reçut par derrière un coup de plat d'épée entre les épaules, et celui qui le lui porta lui dit : « Fuis, ou tu es mort. » Il ne fit pas un mouvement ; les hommes d'armes entreprirent de le tirer hors de l'église, se faisant scrupule de l'y tuer. Il se débattit contre eux et déclara fermement qu'il ne sortirait point, et les contraignit à exécuter sur place même leurs intentions ou leurs ordres. Et se tournant vers un autre qu'il voyait arriver l'épée nue, il lui dit : « Qu'est-ce donc Renaud ? Je t'ai comblé de bienfaits, et tu approches de moi armé dans l'église ? » Le meurtrier répondit : « Tu es mort. » Puis il leva son épée, et d'un même coup de revers tranchant la main d'un moine saxon appelé Edward Cryn, et blessa Becket à la tête. Un second coup, porté par un autre Normand, le renversa la face contre terre, et fut asséné avec une telle violence que l'épée se brisa sur le pavé. Un homme d'armes, appelé Guillaume Mautrait, poussa du pied le cadavre immobile, en disant : « Qu'ainsi meure le traître qui a troublé de royaume et fait insurger les anglais. »

Il disait en s'en allant : « Il a voulu être roi, et plus que roi ; eh bien ! qu'il soit roi maintenant ! » Et au milieu de ces bravades, ils n'étaient pas rassurés. L'un d'eux rentra dans l'église pour voir s'il était bien mort ; il lui plongea encore son épée dans la tête et fit jaillir la cervelle. Il ne pouvait le tuer assez à son gré.

... Au moment même du meurtre, lorsque les assassins pillèrent la maison sacerdotale, et qu'ils trouvèrent dans les habits de l'archevêque les rudes cilices dont il mortifiait sa chair, ils furent consternés ; ils se disaient tout bas,

comme le centurion de l'Évangile : « Véritablement, cet homme était un juste. »

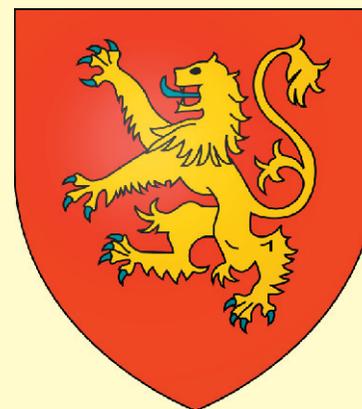
Dans les récits de sa mort, tout le peuple s'accordait à dire que jamais martyr n'avait reproduit plus complètement la Passion du Seigneur. S'il y avait des différences, on les mettait à l'avantage de Thomas. « Le Christ, dit un contemporain, a été mis à mort hors de la ville, dans un lieu profane et dans un jour que les Juifs ne tenaient pas pour sacré ; Thomas a péri dans l'église même, et dans la semaine de Noël, le jour des Saints-Innocents ».

Ce crime monstrueux ne devait point profiter à celui qui l'avait inspiré, à ceux qui l'avaient exécuté. L'Europe d'alors attribua aussitôt le meurtre du saint prélat au roi Henri II : l'archevêque de Sens, primat des Gaules, lança contre lui l'anathème. Malgré son hypocrisie, ses pleurs, ses offres au denier de Saint-Pierre, sa déclaration que l'Angleterre devenait fief du Saint-Siège ; malgré son fameux pèlerinage en habits de laine, nu-pieds, au tombeau de Becket, la flagellation à laquelle il se soumit, la nuit qu'il passa en prières à Canterbury, la punition du roi devait être implacable. Ses fils se révoltèrent, poussés peut-être par leur mère, la fameuse Eléonore d'Aquitaine, qui, divorcée du roi de France Louis VII, avait eu encore pour amant le père même d'Henri II.

« Tous ces maux-là sont arrivés depuis que le roi de l'Aquilon a frappé le vénérable Thomas de Canterbury, dit un chroniqueur du temps... Malheur à lui ! ».

Persécuteur de sa femme, exécré de ses fils, Henri II se plongea dans les plaisirs, afin d'y mieux noyer ses chagrins domestiques, son infortune royale, peut-être même les remords... L'adultère

et le viol devinrent ses passe-temps préférés ; sa belle maîtresse Rosamonde ne suffisait plus à ce violent, sorte de Néron gâteux. Il perdit les deux fils qu'il aimait, Rosamonde fut tuée, assure une tradition, par Eléonore, et lui même trépassa misérablement, après s'être déclaré, si fier et si puissant autrefois, vassal du roi de France et avoir imploré sa miséricorde.



Blason d'Henri II Plantagenêt, roi d'Angleterre

Voilà quant à l'inspirateur du crime. Les assassins n'eurent pas meilleur sort.

Trois d'entre eux : Guillaume de Tracy, Hugues de Morville et Richard Brito se noyèrent, dans une mer déchaînée, par une tempête effroyable, en retournant en Normandie. L'histoire ne sait ce qu'il advint du quatrième, Regnault Fils-d'Ours.

à suivre...

Consulter la légende de Saint-Regnault ci-jointe sans l'Insolite Pays Fléchois